

Avant-propos

Classes mouvantes, classes inquiétantes, pourrait-on dire. Les mobilités sociales n'ont jamais été véritablement un objet historiographique, celles d'Ancien Régime en particulier, volontiers tenues pour inexistantes. Il est vrai que la société dite d'ordres a longtemps servi de contremodèle, pour ne pas dire de repoussoir, consacrant, dans les sociétés démocratiques, des dynamiques parfois plus supposées que réelles. Les enjeux idéologiques n'ont pas manqué, pour dénoncer ou célébrer l'avènement d'un nouvel ordre qualifié un peu vite de bourgeois : terme dont la définition nous échappe encore et sur lequel, reprenant le mot de Labrousse, « nous ne serions, de toute façon, pas d'accord¹ ». Méthodologiquement, peut-être, nous sommes-nous un peu égarés dans des approches classificatoires et des essais de taxinomies, au détour de querelles parfois plus politiques qu'historiographiques, laissant dans l'ombre une société pourtant vivante, riche de recompositions permanentes. Le bilan est assez sombre : certains affirment qu'il ne saurait y avoir de bourgeoisie d'Ancien Régime identifiable, tandis que d'autres clament haut et fort le triomphe prématuré d'un « ordre bourgeois », souvent confondu avec un bourgeoisisme figé, instauré à la faveur de la Révolution, dictant bientôt ses conditions morales et économiques à l'ensemble des groupes sociaux du XIX^e siècle². Peut-être avon-nous présumé de l'étanchéité des catégories et des hiérarchies et sous-estimé la circulation réelle des modèles sociaux, l'imbrication des appartenances et l'emboîtement délicat des formes constitutives de l'identité : les ruptures, les oppositions et les frontières l'emportaient sur les contacts, les continuités et l'irisation des contours. De cela nous ne savons presque rien.

Que pouvons-nous dire de ce vaste mouvement social d'ensemble, entraînant le petit artisan comme le plus grand aristocrate, dans lequel chacun joue des coudes, par l'alliance du capital ou du mariage, pour se maintenir ou se hisser dans une société mobile ? Peut-être faut-il trouver

1. Propos de 1955, cité dans *Présence d'Ernest Labrousse*, Talence, Association des historiens contemporanéistes, 1989, p. 14. Concernant l'ordre bourgeois, JESSENNE J.-P. (dir.), *Vers un ordre bourgeois ? Révolution française et changement social*, Rennes, PUR, 2007.

2. Le bourgeoisisme se distingue par la modération, la préservation de soi, l'intérêt égoïste ou la recherche éperdue de la sécurité, SOMBART W., *Contribution à l'histoire morale et intellectuelle de l'homme économique moderne*, Paris, Payot, 1928.

là l'essence même de cette bourgeoisie, transversalement aux catégories, dans un art consommé de franchir les barrières, d'aplanir les niveaux. Rattraper ceux qui nous précèdent pour distancer ceux qui nous suivent. La figure archétypale du bourgeois-gentilhomme, créée par le théâtre pour amuser la Cour, ne saurait être prise pour argent comptant : il existe autant de Turcaret anoblis de fraîche date que d'aristocrates embourgeoisés. Oublierait-on la négociation constante des préséances, la fragilité des hiérarchies, la porosité des modèles sociaux et la peur continue du déclassement³? Comment confronter, alors, cette vision fluide et dynamique du fait social à l'époque moderne avec le lieu commun de l'immobilisme bourgeois triomphant au XIX^e siècle? Sans doute n'avons-nous pas pleinement tiré parti des méthodologies innovantes d'Edward P. Thompson et de Robert Descimon, qui ouvrent l'historiographie à l'analyse des pratiques de la transmission, à celle de la formation continue des groupes sociaux, par la plasticité du langage de la dignité et à celle des modèles labiles de la reproduction sociale⁴. Sans doute avons-nous perdu de vue l'idée selon laquelle une identité, une position sociale ou l'appartenance diffuse à un groupe sont le résultat provisoire de processus combinés, familiaux, entrepreneuriaux, honorifiques, individualisant les parcours, différenciant les réussites, jamais totalement abouties, toujours projetées vers un horizon idéal. Nous avons peu mesuré, à la vérité, le déterminisme historiographique sous-tendu par le choix, toujours privilégié de « *success stories* » en forme de « trajectoires » : la fausse homogénéité de cette vaste catégorie bourgeoise, artificiellement réduite à ses revenus et à son mode de vie, englobait les conservatismes, la réaction, les individualismes et des représentations de toute nature. Tout cela pose désormais problème. L'ascension sociale n'a jamais été un sujet neutre.

La focale de l'analyse s'est donc déplacée. Un nouveau visage de la bourgeoisie se dégage : plus indéterminé, plus mouvant, moins arrogant aussi, dans la recomposition continue de ses positions sociales, prenant en charge la figure connue de longue date des faillis et celle plus récente de ceux qui n'ont pas trouvé les alliances, les capitaux ou qui, simplement, n'ont pas eu le temps⁵. Il peut y avoir plus de similitudes entre une réussite et un échec qu'entre deux ascensions. Les recherches en cours invitent à une perception fluide, presque chaotique, mais toujours en *continuum*, des réalités sociales d'Ancien Régime, plaçant au centre de l'analyse des mobilités la

3. CHABAUD G. (dir.), *Classement, déclassement, reclassement*, Limoges, PULIM, coll. « Histoire », 2011.

4. THOMPSON E. P., *The Making of the English Working Class*, Londres, Victor Gollancz Ltd., 1963 ; DESCIMON R., « Le corps de ville et le système cérémoniel parisien au début de l'âge moderne », in M. BOONE et M. PRAK (éd.), *Statuts individuels, statuts corporatifs et statuts judiciaires dans les villes européennes*, Louvain, Garant, 1996, p. 73-128.

5. Voir HAUSER H., « Une source de l'histoire du commerce et des banques : le fonds des faillites », *Annales d'histoire économique et sociale*, vol. III, n° 12, 1931, p. 542-550, et la stimulante monographie de LYON-CAEN N., *Un roman bourgeois sous Louis XIV? Récits de vies marchandes et mobilité sociale : les itinéraires des Homassel*, Limoges, PULIM, 2008.

frustration, le déclassement et même la subversion de l'ordre social durant la période révolutionnaire. Cette perception infléchit les classifications, négocie sans relâche les hiérarchies que l'on croyait acquises. Ce que nous prenions pour la norme n'était que l'exception : de l'artisan à l'aristocrate, très peu incarnent et se contentent de leur état, chacun se tenant entre la position acquise et celle convoitée.

Le maître mot devient la fluidité. On ne peut se satisfaire du présupposé qui voit dans l'arrogance bourgeoise la manifestation définitive d'une supériorité sociale. L'historiographie récente nous livre un portrait plus nuancé du bourgeois, plus incertain, aussi. En matière de mobilités, un coup se joue désormais après l'autre : il faut, par conséquent, prendre en compte toute l'empirie de l'expérience sociale, restituer l'incertitude des stratégies, la fragilité bien réelle de l'entrepreneuriat d'Ancien Régime et, plus encore, accepter le faible consensus autour des instruments qui en mesurent les effets⁶. Mobilités et ascension ne se confondent guère et il ne faut pas sous-estimer la part immense des mécanismes de la reproduction sociale. Confrontées à l'inflation rapide des titres et des titulatures et pressées par des concurrences professionnelles et de statuts, les bourgeoisies d'Ancien Régime semblent avoir compris intuitivement la forte différence entre les deux termes et assurent leur position relative par une diversification continue des stratégies de leur promotion sociale. De cela, nous ignorons presque tout.

Une histoire des mobilités sociales, donc, qui constituent un objet historiographique à la fois neuf et de longue date saturé de représentations. Leur analyse impose autant la construction d'outils nouveaux, que la mise à distance d'images ou de discours qui en déterminent l'interprétation. Il faut, à nouveaux frais, reprendre ce que l'on croyait savoir : replacer, en deçà des catégories, l'individu dans la pluralité des rapports sociaux, reformuler les conditions de l'appartenance à des groupes plus ou moins identifiables, restituer l'imbrication des réseaux éphémères, redonner toute sa place à la discontinuité des imaginaires et tenir compte, enfin, de l'indétermination des acteurs.

L'étude des mobilités ouvre naturellement sur celle des identités. Elle la prolonge par la prise en compte de la transversalité des multiples appartenances bourgeoises, au XVIII^e siècle. Bon nombre de ces identités d'Ancien Régime, au vu de l'historiographie encore récente, sont soit citadines, soit confessionnelles, soit juridiques, soit professionnelles ou encore familiales : dans les faits, elles sont tout cela à la fois, échappant à la fausse homogénéisation des découpages archivistiques, ainsi qu'aux représentations déter-

6. LEPETIT B. (dir.), *Les formes de l'expérience. Une autre histoire sociale*, Paris, Albin Michel, 1995 ; CERUTTI S., « Processus et expérience : individus, groupes et identités à Turin au XVII^e siècle », in J. REVEL (dir.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Seuil, 1996, p. 161-186.

ministres, même si certains lieux communs ont encore la vie dure, telles « l'inertie proverbiale du capitalisme familial » ou « l'inexistence de principe de la banque catholique ». Mais le plus délicat consiste encore à savoir abandonner l'idée d'une construction rationnelle et cohérente des identités, au profit d'une élaboration continue et empirique, réunissant des pratiques sociales éparses en agrégats d'expériences, par des consciences d'elles-mêmes partielles, toujours lacunaires, chères à Richard Sennett⁷. Bernard Lepetit a raison : les identités « n'ont pas de nature, mais seulement des usages ». Elles renvoient à l'analyse des interactions sociales vécues, constituées en plans imbriqués, en décalage permanent avec la stratification perçue⁸. L'étude se décentre vers les appartenances temporaires, négociées ou cumulées, vers les stratégies mouvantes de reproduction, vers une construction culturelle en halo. Ainsi entendue, elle concilie la relation à soi, aux autres et aux collectifs, dans un dosage identitaire mouvant, toujours délicat à établir. Ce rééquilibrage de nos perceptions n'est qu'un aspect des avancées en cours : il est acquis désormais, *a minima*, que les identités bourgeoises sont le fruit de processus complexes, multifactoriels et cumulatifs sur le temps long, même si certains travaux ont avancé que l'imaginaire bourgeois n'avait joué aucun rôle dans la société d'Ancien Régime, parce qu'il était alors dépourvu d'une conscience politique exprimée⁹. Le présent livre entend montrer, au contraire, que l'identité ne se définit que marginalement par le langage et le plus souvent *a posteriori*. D'autres pistes sont donc suivies, usant des acquis récents de l'historiographie des univers matériels et de l'analyse de réseaux, pour saisir, à travers les dynamiques sociales d'Ancien Régime, des identités bourgeoises en cours d'effectuation.

User des cultures matérielles pour décrypter les dynamiques sociales ? Partant de l'idée que la consommation fait sens, la signification des choses se trouve-t-elle dans les objets eux-mêmes (Lorna Weatherill) ou dans les situations sociales dans lesquelles ils sont placés (Arjun Appadurai)¹⁰ ? L'analyse méticuleuse des univers sensibles de l'époque moderne dépasse largement le cadre d'une histoire culturelle, pour lier ensemble les pratiques économiques, sociales et politiques : la rente et la dot, la seigneurie et l'économie du capital, les sièges sociaux et la redistribution du parcel-

7. Sur le rassemblement d'« inconnus sociaux », SENNETT R., *Les tyrannies de l'intimité*, Paris, Seuil, 1995, p. 50.

8. LEPETIT B. (dir.), *Les formes de l'expérience... op. cit.*, p. 295-296 ; GRIBAUDI M. (dir.), *Espaces, temporalités, stratifications. Exercices sur les réseaux sociaux*, Paris, EHESS, 1998, p. 89.

9. La réception du livre de MAZA S., *The Myth of the French Bourgeoisie. An Essay on the Social Imaginary, 1750-1850*, Cambridge, Harvard University Press, 2003, rouvre un débat ancien sur les origines de l'ordre bourgeois, JESSENNE J.-P. (dir.), *Vers un ordre bourgeois? op. cit.*

10. WEATHERILL L., « The meaning of consumer behavior in late seventeenth- and early eighteenth-century England », in J. BREWER et R. PORTER (éd.), *Consumption and the World of Goods*, Londres, Routledge, 1997 (rééd.), p. 206-227 ; APPADURAI A. (dir.), *The Social Life of Things. Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, p. 3-63, « Introduction and the politic of value ».

laire urbain. La lecture croisée des formes patrimoniales avec celle des dynamiques sociales met en branle l'histoire de l'entrepreneuriat, de la famille et de l'individualité, des réseaux de sociabilité, de la propriété, de la transmission, des pratiques d'appropriation, des structures urbaines et de la constitution des imaginaires collectifs. Un tissu fin de relations les unit, formant un système à la fois fonctionnel de pratiques socioéconomiques (habiter, consommer, recevoir) et producteur de normes, de hiérarchies et de sens (distinguer, paraître)¹¹. Comment les revenus des grandes propriétés foncières financent-ils le train de vie fastueux des grands hôtels parisiens ? Comment lier les mutations du capitalisme à la morphologie des sièges sociaux ? Par quels *media* circulent les grands modèles culturels de consommation ? L'étude des significations de l'objet se partage toujours entre la compréhension fine du processus émancipateur d'individualisation, par la conquête de références appartenant à des univers sociaux exogènes, et son pendant, aliénant et impersonnel, dans l'uniformisation scandée par les grands modèles d'une société de la consommation naissante. L'individu et le collectif ne se déplacent jamais à la même vitesse : une histoire de ce décalage favorise une meilleure compréhension de la formation d'identités sociales complexes modernes.

Jouissant de fortunes précoces, parfois aussi éphémères que considérables, mues par les hybridations successives de leurs modes de vie, comme par celles de leurs identités, les bourgeoisies apparaissent comme l'un des laboratoires distinctifs de l'art de vivre le plus raffiné de l'âge moderne. Elles se donnent à voir dans leurs intérieurs, dans leurs réseaux de propriétés : elles nous ouvrent leurs garde-robes, leurs collections de peintures et d'estampes, leurs caves, leurs bibliothèques, leurs parcs et leurs jardins. Tout un monde malléable, travaillé en profondeur par les dynamiques sociales et leur cortège de représentations.

Ce travail repose sur une hypothèse forte : les identités bourgeoises se constituent essentiellement *a priori*, bien avant le langage ou la conscience de soi, dans l'expérience continue des interactions sociales. Ce postulat implique une perception fluide du changement d'état, la plupart des acteurs se trouvant, tels des migrants sociaux, partagés entre des identités transitoires dans une perpétuelle recomposition de leurs mobilités. Les reproductions sociales ne sont jamais parfaites, car aucune stratification n'est stable dans la durée : beaucoup ne s'identifient plus à leur milieu d'origine, tandis

11. En France, les travaux de Daniel Roche ont été précurseurs, insistant toujours, après Fernand Braudel, sur l'importance d'une approche problématisée de l'univers matériel, à la charnière du culturel et du social, BRAUDEL F., *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, xv^e-xviii^e siècle. Les structures du quotidien, le possible et l'impossible*, Paris, Armand Colin, 1979, t. I, p. 266 ; ROCHE D., *Histoire des choses banales. Naissance de la consommation, xviii^e-xix^e siècle*, Paris, Fayard, 1997, p. 15. En Angleterre, les recherches ont davantage porté sur l'avènement d'une société de la consommation, MCKENDRICK N., BREWER J. et PLUMB J. H., *The Birth of a Consumer Society. The Commercialization of Eighteenth-Century England*, Londres, Europa Publications Limited, 1982, p. 1-8.

qu'ils ne sont pas encore reconnus par leurs pairs. Nul mieux que le député Lebrun, anobli récent, n'a pu exprimer, en 1789, ce sentiment mélangé qui accompagne toute mobilité d'Ancien Régime :

« Je n'appartiens plus au tiers état, je ne suis point encore avoué par la noblesse. Attaché à l'un de ces ordres par des souvenirs, je suis poussé vers l'autre par mes espérances, par celles de mes enfants¹². »

Cette histoire des mobilités modernes n'aurait guère été possible sans le travail que le regretté Michel Zylberberg a consacré naguère à la famille Le Couteux, dynastie qui sert de support à la présente étude, tant par la longévité que par la diversité exceptionnelle de ses processus de mobilité¹³. Le parcours de la dynastie ne se confond guère avec la fulgurante promotion d'un Bernard ou d'un Law et autorise, par là même, une décomposition attentive de ses processus de mobilité. Cette famille épanouit la singularité de ses dynamiques sociales durant sept générations, non seulement entre Rouen et Paris, mais plus largement du Havre à Saint-Malo et de Cadix jusqu'aux Amériques¹⁴. De la discrète paroisse rouennaise de Saint-Maclou, au début du xvii^e siècle, à la propriété de la Malmaison et du prestigieux hôtel d'Évreux, place Vendôme, durant la Révolution, elle ne cesse de recomposer ses territoires, dont les formes accompagnent la diversification des composantes de son capital. La dynastie croise habilement les activités négociantes et manufacturières avec la spéculation financière débridée des années 1780. Mirabeau et Brissot lui reprochent publiquement son implication tardive, mais remarquée dans la traite négrière, tandis que les dernières générations affinent les usages sociaux de la rente et découvrent, en nouvelle noblesse d'état, les carrières de la haute administration. Reconnue comme « la plus fameuse banque du pays » par l'économiste Boisguilbert, dès 1704, elle fait de ses héritiers les acteurs respectés de la création de la banque de France, un siècle plus tard¹⁵. Durant la Révolution, Le Couteux et C^{ie} est l'une des rares banques parisiennes à avoir traversé le siècle sans encombre, étonnée peut-être d'être la rescapée d'une aventure tumultueuse qui n'est guère réductible au hasard des conjonctures : une minutieuse trame

12. LEBRUN C.-F., *Opinions, rapports et choix d'écrits politiques*, Paris, Bossange, 1829, p. 209. Concernant le décalage entre mobilités sociales et identités, GAULEJAC V. de, *La névrose de classe. Trajectoire sociale et conflits d'identité*, Paris, Éditions Hommes et Groupes, 1992.

13. ZYLBERBERG M., *Capitalisme et catholicisme dans la France moderne. La dynastie Le Couteux*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2001 ; sur le suivi générationnel, BERTAUX D. et BERTAUX-WIAME I., « Le patrimoine et sa lignée : transmission et mobilité sociale sur cinq générations », *Récits de vie*, n° 4, 1998, p. 2-26. RUGGIU Fr. J., « Oligarchies et ascension sociale urbaine en France et en Angleterre du xvii^e au xviii^e siècle », in G. SAUPIN (dir.), *Le pouvoir urbain dans l'Europe atlantique du xv^e au xviii^e siècle*, Nantes, Ouest Éditions, 2002, p. 195-214.

14. On n'oublie guère le tribut que cette recherche verse aux travaux de LESPAGNOL André, *Messieurs de Saint-Malo. Une élite négociante au temps de Louis XIV*, Rennes, PUR, 1990.

15. Archives nationales (désormais Arch. nat.), G/7/721, 4 juillet 1704, lettre de Boisguilbert au contrôleur général Chamillart.

de mobilités porte l'ensemble d'une construction sociale à la fois prudente et ambitieuse.

Cet entrepreneuriat multiforme, allant de l'armement des premières lignes transatlantiques vers New York, jusqu'au traitement des huiles de baleine pour l'éclairage public, en passant par les tabacs et la manufacture du cuivre, ne cesse de démentir l'immobilisme prétendu du capitalisme dynastique d'Ancien Régime, en particulier catholique. En fait, les mobilités des Le Cousteux se recourent en s'accéléralant, tout au long du xviii^e siècle : la vie salonnaire, l'appartenance aux loges maçonniques, la fidélité politique à l'orléanisme et, plus tard, les responsabilités politiques et l'amitié profonde qui les attache à Sieyès, à La Pérouse et à toutes les grandes figures de la banque montante, montrent combien la mobilité se comprend en système. Mais ce système ne saurait être entier sans sa contrepartie et le « cas » Le Cousteux dit aussi bien autre chose : les hésitations de l'installation parisienne, la dispersion des trajectoires familiales, les échecs modestes ou éclatants des premières expériences bancaires, la fragile transmission du capital, les faibles satisfactions d'un anoblissement trop récent, le poids des circonstances économiques et la grande précarité de l'entrepreneuriat de finance qui en découle, enfin les tensions entre les membres de la famille, nous parlent de l'immense inconstance des mobilités de l'époque moderne. Une alliance manquée ou un capital un peu faible ? Et la dynastie reste en deçà du monde corporatif parisien du xvii^e siècle. Quelques impayés des maisons d'armement ? La faillite guette, même les sociétés de commerce les plus solides du siècle suivant. Comment reproduire les conditions de l'expérience sociale sans tenir compte des tâtonnements et des hésitations qui sont autant de mises à l'épreuve de la pertinence des investissements sociaux ?

La société dite d'ordres est bien plus mobile qu'on ne le pense et l'ordre dit bourgeois bien plus différencié que ne peut le dépendre notre imaginaire social. Cela n'est pas sans conséquence¹⁶.

Par une pesée méticuleuse, le présent livre donne à voir la transition progressive et essentielle du changement social, dominé par les structures et les identités collectives au xvii^e siècle, aux mobilités sociales plus protéiformes, plus individuelles et différenciées, élargissant l'horizon des stratégies, promouvant la fluidité des appartenances, la flexibilité croissante des statuts et des identités, au siècle suivant.

16. Bien entendu, la *société fluide* fait écho à la *Société liquide* de Zygmunt Bauman, faisant naître une interrogation profonde. Est-il possible d'admettre que la postmodernité, concept commode, autant que protéiforme, entendue *a minima* comme l'expérience de la consommation, de l'individualité et du plaisir, ne soit en réalité qu'une des facettes innombrables de la modernité elle-même, portée en germe, déjà, par la société d'Ancien Régime ? Moins que son prolongement tardif, le monde liquide de Bauman serait consubstantiel, à l'origine même de la modernité. BAUMAN Z., *La vie liquide*, Chambon, Éditions du Rouergue, 2006.